Dans les souliers de l'autre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **98 (1989)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682371

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRISTIAN HELMLE

L'interprète Ani La Seunam traduit aux visiteurs de Kagyu Ling les paroles de bienvenue du Lama Sherab. Derrière elle, le temple avec ses trois statues de Bouddha. L'Européenne en robe de moine est «Ani», c.-à.-d. une nonne ayant vécu de longues années dans l'isolement du cloître (en bas: le portique d'entrée). Mais elle porte, de plus, le titre de «La», une abréviation de «Lama». Cela veut dire textuellement «le supérieur», traduction tibétaine du mot sanscrit «Guru» et est aujourd'hui une formule de politesse pour tout moine ou prêtre respecté. La jeune femme vit à la frontière de deux mondes, dans un centre bouddhique que le photographe Christian Helmle a visité en Bourgogne. Son essai-photo commence en page 33.

DANS LES SOULIERS DE L'AUTRE

Le comportement belliqueux de l'être humain, en tous domaines, met en péril l'existence de notre planète. C'est pourquoi des esprits éclairés et critiques en appellent à une évolution des mentalités, à une reconnaissance notamment des qualités dites «féminines». Mais il existe déjà des individus qui vivent dans un monde où, à la recherche d'une plus grande humanité, on refuse la suprématie des valeurs masculines. Ils savent comprendre l'autre en «chaussant ses souliers».

Des mots choisis, des gestes énergiques, une voix forte, un rayonnement d'autorité. Autant de caractéristiques d'un dialogue où dominent les énergies masculines – celles-ci n'étant d'ailleurs pas réservées qu'aux seuls hommes. Nous sommes tous, en effet, porteurs de propriétés des deux sexes.

Athènes, Place Omonia, dimanche, 2 juillet 1989, 14 heures 15. Une date historique? Guère. Et pourtant, à midi exactement, le nouveau chef de gouvernement, Tzannetakis, a présenté son cabinet, sensé déblayer les gravats des scandales politiques des derniers mois. De l'autre côté, sur la Place Syntagma, quelques centaines de fonctionnaires d'état manifestent. Mais, à part cela, c'est un dimanche chaud comme beaucoup d'autres en cet été qui ne l'est pas moins.

Pour moi, cependant, c'est l'heure de la révélation. Me voici là, planté sur cette place écrasée de soleil, vers laquelle sept grandes rues convergent en étoile. Je suis là, regarde dans le viseur de mon appareil et appuie sur le déclencheur, encore et encore, fixant sur la pellicule une scène particulièrement intense à mes yeux: un kiosque coiffé d'un toit de tôle verte. Sous la gouttière, fixées avec des pinces à linge, les unes des quotidiens, arborant de grandes manchettes auxquelles je ne comprends rien. A côté du kiosque, dans l'ombre rampante des maisons, un groupe d'hommes. Ça discute, ça gesticule, crie, grimace se «rentre dedans», ça essaie de hurler plus fort que l'autre, reprend ironiquement et avec dédain ce qui vient de se dire, apostrophe la foule ou se voile dans un silence méprisant.

Quand, il y a deux jours, nous assistâmes à cette scène pour la première fois, je crus à un heurt entre grévistes et briseurs de grève. Il y avait de l'agression dans l'air et ma fille de 18 ans me pressait de poursuivre notre chemin. «J'ai peur», disait-elle.

Depuis, chaque fois que nous passions la Place Omonia, nous tombions sur le même spectacle. Quand je demandai au concierge de l'hôtel qui étaient ces hommes, il ne comprit pas d'emblée de quoi je parlais. Il plissa le front puis, soudain, son visage s'éclaira. «Aha, vous voulez dire ceux-là!» s'exclama-t-il en ajoutant avec un sourire mi-figue mi-raisin: «Ce sont nos philosophes. Ils n'ont rien à faire, alors ils résolvent les problèmes de ce monde. Ils se retrouvent au kiosque à journaux, communistes, socialistes, démocrates et débattent jusqu'à s'engueuler comme des chiffonniers.»

Je ne pouvais comprendre ce dont ils discutaient, mais je pus me rendre compte qu'on était loin de l'entente cordiale: en repassant au même endroit, des heures plus tard, les mêmes hommes étaient toujours là à gesticuler et à vociférer. Je remarquais aussi que c'était pure affaire d'hommes. Les femmes parmi les passants, surtout les femmes plus jeunes, faisaient un grand détour pour éviter

les débatteurs. Une matrone, parfois, s'arrêtait, le cabas à la main, pour les observer en silence avant de repartir sans se retourner. Cela ajoutait encore au caractère symbolique de la scène: Lorsqu'il s'agit de «la solution des problèmes du monde», les femmes, ou plutôt les valeurs feminines restent encore souvent exclues. C'est pourquoi aussi, dans son livre fascinant «Aussenwelt – Innenwelt» (Monde extérieur – monde intérieur), le psychiatre social bernois Luc Ciompi plaide en faveur d'une compensation de ce déséquilibre millénaire.
Le principe féminin, dit-il, pourrait nous faire reconnaître «que l'amélioration des relations humaines est beaucoup plus précieuse que n'importe quel progrès technique». Quatre jours après l'interlude d'Athènes, je fis la connaissance, au Hasliberg (canton de Berne), d'une femme consacrant sa vie à cette amélioration qualitative: Ruth C. Cohn. Mais, nous y reviendrons plus loin.
Chez Ciompi, dont j'avais lu le livre à cette époque là, je découvris aussi une merveilleuse définition de l'amour en tant que «douce réponse à ce qui est différent». Ce dont il ne pouvait être question chez les discuteurs de la Place Omonia. J'étais encore en pleine chasse à l'instantané lorsque, soudain, j'entendis quelque chose comme «fotografía». Le groupe s'ouvrit. Tous se tournèrent vers moi, me regardant d'un air hostile. Moment d'angoisse. Ma réaction spontanée me surprit moi-même: je me dirigeai vers les hommes et, montrant mon appareil photo, leur disant en anglais qu'il était bien dommage qu'il n'enregistrât pas aussi le son. Puis, tendant le bras vers le jeune homme qui me regardait le plus méchamment et qui, auparavant, avait crié le plus fort: «C'est lui, la vedette!» L'écho vint immédiatement: «Oui, oui, c'est lui, le professeur!» Rires. Discours. Contre-discours. Le charme était rompu, le trouble-fête que j'étais, oublié.

Leo

Une discussion est en cours, à laquelle j'aimerais me mêler. Pas obligatoirement à Athènes: Il existe une multitude de situations quotidiennes où j'aimerais m'exprimer et devrais, de ce fait, comprendre le processus de communication justement en cours. Je voudrais surmonter le mur qui me sépare des autres. Mais souvent, force m'est de m'avouer que je n'y parviendrai peut-être pas. C'est là, déjà, un processus d'apprentissage: Je comprends que je ne comprends pas.
Cela, j'en ai repris conscience récemment lors d'un entretien avec l'auteur de l'article sur l'œuvre du sculpteur Richard Serra (voir p. 48) et sur la signification de l'art moderne. Je compris que l'incompréhensibilité est l'une de ses caractéristiques essentielles et qu'il m'appartient, à moi, d'en saisir le sens. «Il faut vivre une sculpture de Serra à travers son propre corps», disait-elle, «c'est la seule façon de sentir comme elle engendre une modification de la perception propre.»
Une rencontre avec les gigantesques sculptures de fer rouillées de Richard Serra est toujours et aussi un face à face avec soi-même. Ses sculptures sont autant de commentaires silencieux, mais insistants, sur le monde qui nous entoure. Elles nous oppressent comme une culture étrangère, au hasard d'un voyage, peut nous oppresser lorsque nous nous apercevons que nous sommes parvenus aux limites de nos facultés de compréhension.
Je sais que c'est à raison qu'elles se montrent inaccessibles: en effet, combien il est difficile de laisser une œuvre d'art parler pour elle-même et combien facile de la classer dans l'un de ces «tiroirs aux notions» courants qui, de toute manière, ne feront toujours que confirmer mon idée préconçue de l'art.
C'est précisément ce que je suis en train de faire durant mon entretien avec l'historien d'art, quand soudain je prends conscience de l'incertitude de mon entreprise. J'aimerais m'échapper du carcan de mon univers conceptuel – mais, comment m'y prendre?
Je dois, à tâtons, m'approcher lentement de quelque chose d'étranger et il est décisif que je le fasse honnêtement, sans préjugé.

Martin

Un éclat de rire libérateur. Une semaine après le spectacle de la Place Omonia, j'en vécus une sorte d'écho. C'était le rire de spectateurs, de femmes et d'enfants surtout, suscité par les tentatives maladroites de deux hommes cherchant à se comprendre. C'était dans une cour intérieure de la vieille ville de Brescia, à mi-chemin entre Milan et Venise, la 393e représentation d'un chef-d'œuvre du théâtre italien moderne: «Robinson e Crusoe», de et avec Nino D'Introna et Giacomo Ravicchio qui avait déjà fêté de beaux succès dans quinze pays, dont la Suisse. Les deux dramaturges, régisseurs et comédiens du «Teatro dell'Angolo» de Turin, se sont voués corps et âme au thème de la communication. Leurs pièces illustrent de façon à la fois humoristique et follement dramatique, à

TOURNEZ S.V.P.

Un commentaire muet, mais combien insistant sur l'environnement: le TILTED ARC de Serra à New York (enlevé entretemps par le gouvernement américain).

GALERIE M, BOCHUM

Deux hommes se combattent, se mettent réciproquement «KO», se ligotent, se volent – jusqu'à ce qu'ils découvrent qu'ils ont un destin commun. Une scène de «Robinson e Crusoe».

quel point nous maîtrisons difficilement l'art de la compréhension. Et elles montrent combien il est parfois bêtement facile de surmonter des murs et des barrières. Le rire libérateur a pour but d'aider le spectateur à considérer ses propres problèmes du même genre sous un angle nouveau.

La pièce commence dans un vacarme menaçant et des éclairs rouge sang zébrant l'obscurité. Une catastrophe? Un cataclysme? La fin du monde? Le soleil levant illumine le toit d'une maison émergeant des flots sous la forme d'une île. Ces quatre fois six mètres seront le lieu de l'action qui va se dérouler devant nos yeux durant une heure et demie et faisant se rencontrer deux hommes survivants d'une catastrophe. Les derniers hommes? Leurs noms n'apparaissent que dans le titre, mais non dans la pièce elle-même. L'on ne tarde pourtant pas à comprendre pourquoi le nom de Robinson Crusoé a donné naissance à deux personnages. Robinson (D'Introna), comme dans le roman de Defoe, tombe sur un autre homme dont il ne comprend pas la langue. Mais il ne s'agit pas du «noble sauvage» que Robinson, de ses mains civilisées, pourra modeler à sa guise pour en faire le butler du nom de circonstance de «Vendredi». L'étranger est en fait un second Robinson, un reflet, un Robinson d'un monde opposé. Crusoé est maquillé à l'asiatique, porte un serre-tête rouge dans sa chevelure noire et parle un charabia asiatique que Ravicchio s'est bricolé en regardant plusieurs centaines de films japonais et chinois. La supériorité de l'homme blanc, encore évidente pour un Defoe, est tout simplement balayée. Nous assistons à la rencontre de deux hommes aussi forts, méfiants, agressifs l'un que l'autre et souffrant du même mal du pays. Ainsi, la pièce devient la représentation d'un mythe ayant sans doute ses racines dans les profondeurs de nos inconscients collectifs. Les deux hommes, vêtus d'habits rappelant des uniformes, se combattent, se mettent «KO» à tour de rôle, se ligotent, se volent l'un l'autre – jusqu'à ce que, peu à peu, ils se rendent compte que leurs destins sont intimement liés.

Le dialogue raffiné, enrobé d'une action au rythme soutenu, entraîne insensiblement le spectateur que je suis dans le processus de la compréhension. Crusoé accompagne son flux de paroles incompréhensibles d'une débauche de gestes pantomimiques, Robinson, pour sa part, a recours aux traductions dans différentes langues: «pesce... poisson... fish... Fisch...» Le véritable langage s'établissant entre les deux ne consiste cependant ni dans les pantomimes, ni dans les traductions. Il ne se trouve pas non plus chez celui qui parle, mais bien davantage chez le récepteur. Comprendre, c'est vouloir comprendre, c'est en fait se mettre dans les souliers de l'autre. Ainsi se crée un véritable dialogue. Le terme technique correspondant s'appelle «empathie». D'Introna, 34 ans et Ravicchio, 30 ans, sont au théâtre depuis plus de 15 ans

et jouent ensemble dans des pièces à dialogues depuis sept ans. Leur force réside dans l'improvisation.«Nous avons déjà fait des milliers d'improvisations», rapporte D'Introna, «chacun d'entre nous sait deviner en quelques fractions de seconde les intentions de l'autre et réagir immédiatement en conséquence.» Il s'agit là d'une empathie hautement développée. Et je revois les chimpanzés chasseurs dont nous parlait le primatologue zurichois dans le dernier numéro d'ACTION HUMANA: chacun sait exactement quelle sera la réaction de l'autre.

Leo

Je repense à mon grand-père qui, diplomate hollandais, fut fait prisonnier par les Japonais pendant la seconde guerre mondiale, tout simplement parce que de sexe masculin, de race blanche et donc ennemi. Il dut endurer, enchaîné, trois années de travaux forcés. Ce n'est que trois ans après la guerre que le Comité International de la Croix-Rouge put aider ma grand-mère à retrouver sa trace. C'est ainsi que la famille se reforma en Europe, du moins extérieurement. Ce que mon grand-père avait vécu était tellement horrible que l'univers de ma grand-mère, que la guerre n'avait en rien épargnée non plus, lui était devenu inaccessible. Leur réunion ne dura de ce fait que peu de temps. L'altération de leur relation rendait tellement insupportable la poursuite de leur vie conjugale qu'ils vécurent séparés pour le restant de leur vie, incapables d'expliquer à l'autre leur propre expérience et, partant, de se réconcilier. Certes, ils trouvèrent d'eux-mêmes des formules leur permettant de digérer les affres qu'ils avaient souffertes, mais ne vécurent pas assez longtemps pour avoir ne serait-ce que la moindre opportunité de se comprendre réciproquement. Ils durent, pour venir à bout des tourments qu'ils avaient connus, sacrifier leur relation.

C'est peut-être pour cela que D'Introna et Ravicchio doivent se faire mal mutuellement: ils doivent apprendre à percevoir le comportement et le vécu de l'autre comme un miroir de leur propre personne.

Sans l'expérience de la douleur, nous ne saurions ce qu'est le plaisir et sans la maladie, nous ignorerions ce qu'est la santé. Comment, donc, puis-je me mettre à la place des parents d'un enfant handicapé de naissance? Et comment à celle d'un handicapé mental?

Jean Dubuffet, artiste français mort en 1985, collectionna sa vie durant des œuvres de tels marginaux. Leur handicap mental ne les empêchait en rien d'exprimer la réalité dans laquelle ils vivaient. Plus tard, il fit don de sa collection de peintures, de sculptures, de dessins et de collages à la Ville de Lausanne où ce qu'il est convenu d'appeler «l'Art Brut» possède sont propre musée il espérait que cet art permettrait à notre empathie – notre aptitude à comprendre les exclus de notre société – de se développer. Dubuffet formulait sa philosophie de la peinture en ces mots: «Je peins pour voir, pour apprendre, me découvrir moi-même et acquérir de nouvelles connaissances des choses.» Je crois que point n'est besoin d'être un artiste pour dire à son instar: je vis pour voir, apprendre, me découvrir moi-même...

Martin

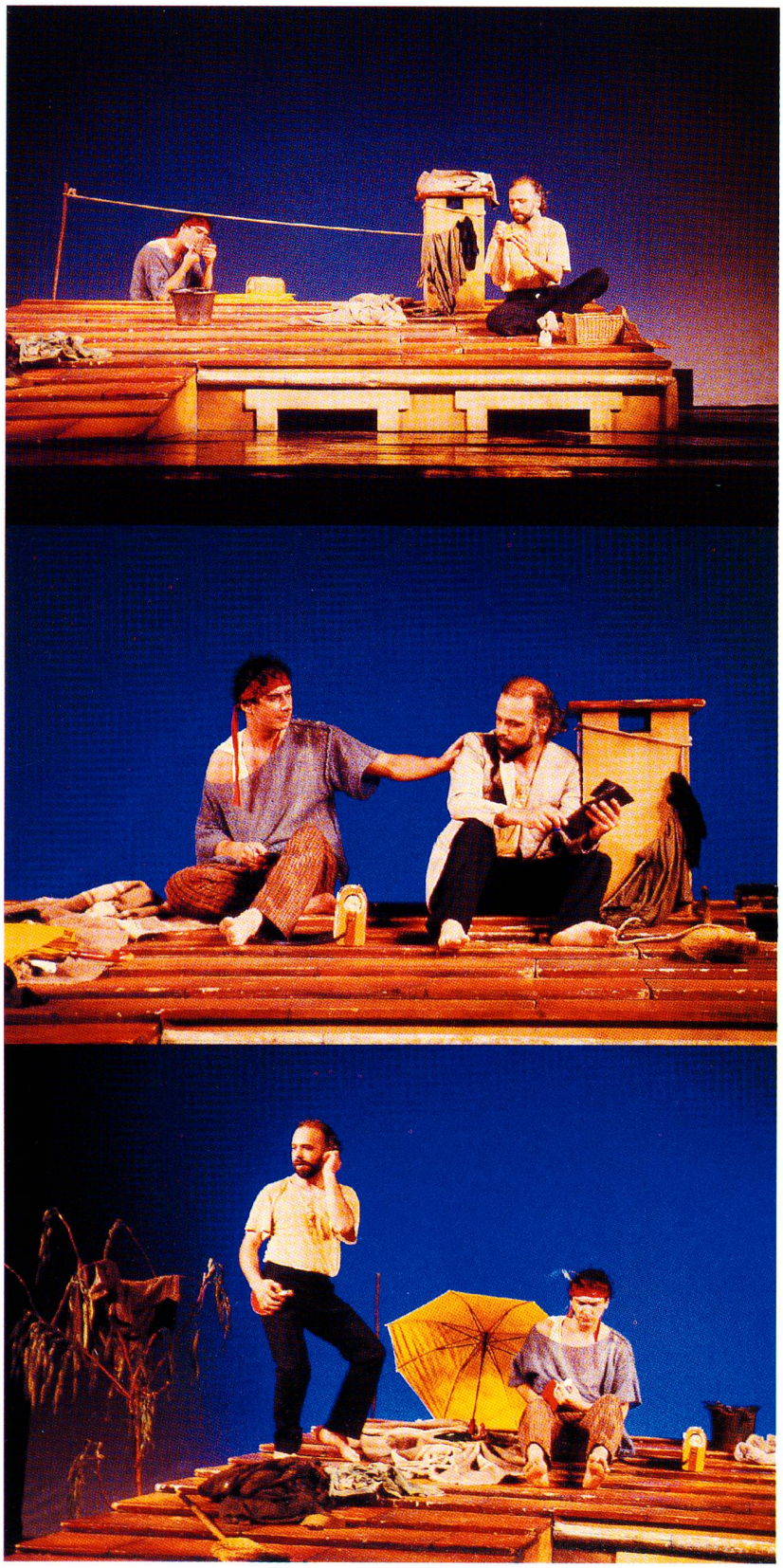
Les gens de théâtre de Turin entretiennent tous deux avec les autres des relations enjouées et empreintes de légèreté. «Nous devons cela au fait que nous travaillons beaucoup avec des enfants», précise Ravicchio. A l'origine, leurs pièces étaient conçues comme théâtre d'enfants et c'est à partir de là, aussi, qu'elles ont évolué. Aujourd'hui, on peut lire sur le programme la mention: «Pour enfants également.» De plus, les pièces sont comprises dans tous les pays, quel qu'il soit. L'une d'entre elles, «Terra Promessa», est sans paroles d'un bout à l'autre. Dans «Robinson e Crusoe», D'Introna incorpore de manière ludique des bribes de traduction dans la langue du pays où ils se produisent. L'idée de la pièce vint aux deux auteurs pendant un «week-end Robinson» passé en forêt en compagnie d'enfants. C'était dans la première moitié des années 80, à une époque où les cinémas projetaient plusieurs films d'apocalypse et de survie. D'Introna: «Une fois que nous eûmes la première ébauche, nous jouâmes une semaine entière avec 18

TOURNEZ S.V.P.

Peindre pour voir, pour apprendre, me découvrir moi-même... œuvre d'Art Brut par Aloise.

A. DÉRIAZ

enfants de trois à cinq ans. Nous discutions avec eux, tenions compte de leurs idées, suggestions et objections. Le résultat fut que nous y ajoutâmes beaucoup en en supprimant tout autant. Ainsi, la pièce gagna considérablement en énergie et en tempo.» Et Ravicchio d'ajouter: «Les enfants se montraient fort critiques. A un moment donné, j'empalais un poisson que nous avions appâté avec un morceau de notre biscotte de survie. Les enfants trouvèrent rebutant le fait de tuer un animal. Nous rayâmes donc la scène.»



A sa place, Robinson attrape à présent une souris dans le grenier d'une maison et la porte sur le toit dans un seau. Les deux compères s'apprêtent à la manger, mais aucun des deux ne se sent le courage de la mettre à mort. D'Introna: «L'idée de la scène à la souris nous fut inspirée par une vraie souris qui fit tranquillement son apparition au beau milieu d'une scène pour déguster en toute quiétude les miettes de biscottes prévues comme appât pour les poissons, pendant que nous discutions, assis dans la salle.»

Des hommes et des enfants conçoivent donc une pièce de théâtre en se saisissant d'un mythe pour en faire un succès mondial. Pour moi, c'est là un puissant exemple de l'effet de l'énergie «féminine» qui, selon les découvertes de la psychologie, est à la disposition de chacun d'entre nous. Un nombre toujours croissant de penseurs de notre temps nous exhorte à accorder le droit de cité au principe féminin dans notre pensée et nos agissements quotidiens.

Leo

Mon grand-père, dont je parlais tout à l'heure, passa les dernières années de sa vie dans notre famille. C'était devenu un homme épris de paix, n'attendant plus grand-chose du monde. Seuls comptaient encore ses cigares et l'harmonie dont il voulait se sentir entouré. Au sein de la famille, pourtant, les disputes étaient chose courante: entre les parents, entre les enfants, entre les parents et les enfants. Enfant, je pensais toujours que nous nous disputions beaucoup trop, mais, avec le recul, j'ai l'impression que nous étions une famille tout à fait normale. Mon grand-père n'était jamais directement concerné par les querelles, mais jouait souvent le rôle de médiateur. Mes rapports avec mon frère cadet, en particulier, étaient troublés par une rivalité fraternelle. Mon grand-père intervenait souvent dans nos différends. «Qui», demandait-il alors en cherchant péniblement son souffle – il était bronchitique – «qui est le plus âgé et le plus sage d'entre nous?» La seule réponse qu'il, acceptât, était que c'était lui. «Très juste», souriait-il d'un air satisfait, «maintenant, embrasse ton frère et dis lui que tu regrettes.» C'était là une formule magique qui nous libérait de notre hostilité et nous réconciliait.

Ravicchio et D'Introna confirment par leur activité théâtrale que nous pouvons beaucoup apprendre des enfants. L'on pourrait ajouter aussi que «nous apprenons dès la prime enfance». Une expérience effectuée par des sociologues a montré avec quelle facilité nous endossons des rôles révélant nos idées quant à la virilité et à la féminité. L'on confronta un bébé tout de bleu vêtu (une fille), sans sa mère, à un groupe de femmes dont on nota les réactions. Les plus fréquentes furent du genre: «Quel beau bonhomme!» ou «Quel diable de garçon!» Lorsque l'enfant se mettait à crier, l'on entendait «Eh bien, t'en as déjà, de bons poumons!» ou «Tu sais déjà dire c'que tu penses, pas vrai?» Le même bébé, vêtu de rose, fut présenté aux mêmes femmes. Cette fois, les commentaires furent différents: «Mais, quel

Ruth Cohn a développé sa méthode du TCI afin d'échapper au cercle vicieux masculin du soit/soit et accéder à un niveau supérieur. Chez les «philosophes», sur la place Omonia (à gauche), il ne s'agit de rien de plus que de convaincre l'autre. Le dialogue paraît agressif en conséquence. C'est dans l'agressivité aussi, que débute la pièce de théâtre. Mais les deux hommes, bien que par des chemins détournés, finissent par se rapprocher. Découvrant une bouteille d'eau-de-vie, ils parviennent même à mimer leurs désirs. (page opposée)

DES CONTRE-PARTIES SE CONDITIONNANT L'UNE L'AUTRE

Avec son «interaction thématiquement centrée» (ITC), plus connue sous le sigle anglais TCI, Ruth C. Cohn anticipait dans les années 60 déjà sur ce qui commence à s'imposer lentement aujourd'hui: la conscience que la solution de contradictions apparemment insurmontables entre des systèmes aussi opposés que le «je» et le «nous» consiste en un bond vers un niveau de compréhension et fonctionnel supérieur. C'est ainsi que le formule en 1988 Luc Ciompi dans «Innenwelt - Aussenwelt» (monde intérieur - monde extérieur). Il y suppose «que des conceptions du monde aussi divergentes que celles des Russes et des Américains se conditionnent réciproquement» et que, toutes deux, vues de loin, forment une sorte d'équilibre tel que, par exemple, les charges positives et négatives de l'atome. Il en est de même pour des constellations telles qu'hommes et femmes, parents et enfants, jeunes et vieux, indigènes et étrangers, dont la vérité propre représente respectivement des «contre-parties» se conditionnant l'une l'autre parce qu'elles sont indispensables à la constitution d'un tout.

Ruth C. Cohn pratique ce principe depuis 30 ans. Elle parle «d'équilibre dynamique» en tant que notion vitale générale. Il s'agit de «la nécessité d'incorporer les pôles opposés dans l'existence, conformément d'ailleurs à la philosophie chinoise Yin-Yang. La vie est caractérisée par la réorientation mobile et non par la statique.» Dans le travail de groupe ITC, pratiqué chez nous avec succès surtout en pédagogie, mais aussi dans l'économie privée, le principe de l'équilibre dynamique se manifeste essentiellement dans la reconnaissance de l'équivalence des quatre facteurs que sont la personne (JE), l'interaction du groupe (NOUS), le thème/la tâche (ÇA) et l'environnement (GLOBE), la reconnaissance de la dignité de l'homme et de la vie étant la condition préalable indispensable.

TOURNEZ S.V.P.

CRS: TRAVAIL MÉDICO-SOCIAL EN SUISSE

Cours de santé pour tous

Depuis de nombreuses années, la Croix-Rouge suisse (CRS) propose, sous la direction d'infirmières diplômées et de monitrices CRS, cinq cours destinés à la population, portant sur les soins pratiques et visant au bien-être de la famille et de l'individu. Objectifs principaux de ces cours: encourager les mesures préventives et promouvoir la santé.

"SOIGNER DANS LE CADRE FAMILIAL"

Ce cours a pour but de préparer les membres d'une famille à s'occuper de leurs proches, que ceux-ci soient malades ou bien portants: rester en bonne santé; réagir efficacement en cas de maladie; les gestes corrects pour installer le malade dans son lit, l'aider à se lever, le laver, prendre sa température, son pouls; les repas; inhalations, compresses et massages; maîtriser des problèmes psychologiques qui se posent lorsque le patient est soigné dans le cadre familial; et enfin, savoir auprès de qui chercher conseil et se renseigner.

Dans chaque famille, quelqu'un qui sait quoi faire. Quelqu'un qui comprend le malade et connaît ses besoins, favorise sa guérison et assiste dans leur travail l'infirmière en soins à domicile et le médecin.

CRS – aider son entourage
Un engagement
au service du prochain

LE SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

Croix-Rouge suisse CRS, Secrétariat central, Rainmattstrasse 10, 3001 Berne, téléphone 031 66 71 11

adorable bout de chou!» ou «Elle est douce comme de la soie!» Et quand le bébé se remettait à brailler, les femmes essayaient de le calmer par des berceuses ou des mots câlins. Les hommes, du reste, tendent au même comportement.
Cet exemple montre avec quelle légèreté nous transmettons aux enfants nos préjugés de rôles. Aussi est-il important que nous en soyons conscients et qu'à cet égard, nous modifiions notre communication avec eux – conformément à la règle formulée par Paul Watzlawick, théoricien de la communication formé à Zurich: «Le mot "communicatif" doit être compris comme un adjectif qualifiant la manière dont les hommes entrent en relation et interagissent entre eux...»
Martin
Pour Ruth C. Cohn, 77 ans, qui, il y a cinquante ans déjà, se creusait la tête pour trouver comment rendre accessibles à un maximum de gens les découvertes de la psychologie, un tel changement d'orientation de la pensée est une question de survie, compte tenu de l'effarante destruction du monde qui nous entoure. Elle l'a retenu en un poème lapidaire de sept vers que vous trouverez dans la préface, page 3. Lorsque je lui rendis visite dans son appartement chalet à Hasliberg-Goldern, son voisin rentrait justement le foin. Ruth, allergique au foin depuis peu, tenait ses fenêtres closes, mais s'aventura quand même à déguster sur le balcon les pains que j'avais apporté et à discuter avec moi en dialecte zurichois. Voyant ma surprise, elle me dit avec un clin d'œil: «Je ne parle malheureusement pas le bernois, puisque j'ai fait mes études à Zurich». C'était dans les années 30; dans les années 40 cette allemande de naissance émigra aux USA où elle vécut pendant plus de 30 ans pour se faire, des deux côtés de l'Atlantique, une solide réputation de psychothérapeute américaine. Il y a 15 ans, elle revenait en Suisse – «à cause de la vue sur le glacier Rosenlaui»: pour sa profession de conseillère psychologique et de professeur en Interaction thématiquement centrée (ITC) à l'Ecole d'Humanité d'Hasliberg, «nous convînmes d'une totale liberté de travail, sans aucun salaire et d'un appartement-chalet avec le plus beau panorama du monde». Aujourd'hui, la psychologue, poétesse et publiciste s'entretient indifféremment en trois langues: l'allemand, l'anglais et le suisse-allemand. «Ce n'est qu'en passant de l'une à l'autre que j'éprouve quelque difficulté», avoue-t-elle. «Alors, je continue de parler dans la langue précédente pour ne m'en apercevoir qu'au bout de quelques phrases. Une fois, alors que je m'entretenais à l'étage avec une patiente américaine, les enfants des voisins m'apportèrent des œufs, comme d'habitude. Il pleuvait et je leur dis qu'ils ne devaient pas monter avec leurs chaussures mouillées et que je leur donnerai l'habituel biscuit la prochaine fois. Ils me regardèrent avec de grands yeux, sans mot dire, firent demi-tour et s'enfuirent en courant. J'appris plus tard qu'ils avaient, hors d'haleine, rapporté à leur mère: «Pauvre, pauvre Ruth! Elle ne sait même plus parler. Elle ne sait plus dire que "noa, boa boa"!»
Voilà donc une vieille dame pleine de sagesse, assise devant sa machine à écrire et apportant sa contribution à la transformation du monde. Elle m'accueille comme un vieil ami. Au téléphone déjà, elle m'avait proposé le tutoiement: «Je suis à tu et à toi avec chacun de mes interlocuteurs, pour autant qu'il en soit d'accord. L'obligation au vouvoiement est un vestige archaïque ou atavique du temps de la relation serf / seigneur entre parents et enfants, un passé que nous n'avons pas encore abandonné. C'est ainsi que la langue allemande (la française aussi) complique encore un peu aux enfants l'apprentissage de la pensée démocratique. C'est là la justification rationnelle. Emotionnellement et intuitivement, je hais le VOUS depuis mon enfance. Je me souviens, petite fille, avoir trépigné parce que je ne voulais pas vouvoyer la maîtresse de piano que j'aimais bien. Bien sûr, j'ai dû le faire quand même ...» Mais la répugnance pour la communication de haut en bas n'en est pas moins restée.
Cela n'avait pas été facile d'obtenir un rendez-vous d'interview. Ruth Cohn est une femme fort occupée. Elle écrit des poèmes, des articles, des livres, des rubriques pour des quotidiens, elle conseille des collègues dans l'application et la vulgarisation de «l'interaction thématiquement centrée (TCI) développée par elle-même, (voir encadré), et elle traite des patients. Aujourd'hui, son principal souci, outre la «compréhension de processus psychiques internes (donc la guérison individuelle de l'homme) et la compréhension interhumaine (par exemple au travail) réside dans la compréhension réciproque dans la vie entre les peuples et dans la vie religieuse». Il faut chercher «un équilibre dynamique», dit-elle: «Je suis importante et tu es important. Et nous somme importants, la chose est importante et le monde est important. Que j'enlève un seul de ces éléments, et le tout s'effondre.»
Quant aux sceptiques qui lui demandent si elle croit vraiment que l'Interaction Thématiquement centrée et d'autres principes humanisants peuvent modifier positivement le monde, elle oppose la fable des deux grenouilles tombées dans un pot de lait. L'une criait: «Je me noie!», étendit ses pattes en croix et se noya. L'autre se débattit tant et si bien qu'elle se retrouva, épuisée, mais vivante, sur une motte de beurre. ■